

L'Expérience

Alan Glynn

L'Expérience

*Traduit de l'anglais (Irlande)
par Fabrice Pointeau*



Titre original : *Under the Night*

Éditeur original : Faber & Faber

© Alan Glynn, 2018.

© Sonatine Éditions, 2019, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0406-9

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Pour le C-Dawg

*« Il avait fait un long chemin
pour parvenir jusqu'à cette pelouse bleue,
et son rêve avait dû lui sembler si proche
qu'il ne pouvait plus manquer de l'empoigner.*

*Il ne savait pas que le rêve
était déjà derrière lui, quelque part
dans la vaste obscurité au-delà de la ville,
là où les champs de ténèbres
de la république s'étendaient toujours
plus loin dans la nuit. »*

F. Scott Fitzgerald, *Gatsby le magnifique*

Quand Ned Sweeney quitte l'appartement de la 4^e Rue Ouest, il est environ 20 h 30. Il se sent clairement bizarre, désorienté – pas saoul à proprement parler, il n'a bu que trois verres en tout, et ce sur une période de plusieurs heures –, mais pas sobre non plus, pas normal. Aurait-il attrapé quelque chose ? Un rhume, ou la grippe ? Il y a un virus qui circule, c'est du moins ce qu'il a entendu dire au bureau aujourd'hui – ou peut-être était-ce dans l'ascenseur, ou au kiosque à journaux, ou bien lorsqu'il déjeunait au comptoir chez Sherri's. Mais n'y a-t-il pas tout le temps un virus qui circule ? N'est-ce pas une de ces choses dénuées de sens que les gens se disent, comme si tout le monde était soudain médecin ?

Il se blottit dans son imperméable. La cime des arbres et les fenêtres des maisons du quartier chatoient dans la lueur orange des réverbères. Un taxi passe... mais c'est moins une voiture qu'une tache jaune palpitante, vaguement sillonnée par une ligne de damiers,

des petits battements de cœur noirs et blancs en mouvement.

Ce n'est pas un rhume.

Il sort ses cigarettes, frissonne, tourne à droite et se met à marcher. Après avoir croisé la 11^e Rue Ouest, il baisse les yeux vers le paquet de cigarettes dans sa main, la bête du désert éponyme représentée de profil, mais la petite boîte solide, rectangulaire, a l'apparence d'un objet étranger, quelque chose qu'il ne connaît pas. Il serre le paquet. Il n'est pas solide. Il le serre de nouveau, plus fort cette fois, écrasant les cigarettes à l'intérieur. Il sait qu'il est fumeur, et qu'il fume beaucoup, mais pour une raison ou une autre, l'idée d'une cigarette lui semble alors absurde.

Il arrive au niveau d'une poubelle sur le trottoir et jette le paquet.

Pour plus de plaisir à l'état pur.

C'est la phrase sur toutes les publicités et les panneaux d'affichage ces temps-ci, dans le *Saturday Evening Post* et sur Times Square.

Avec les gigantesques ronds de fumée.

Il continue de marcher, franchissant Perry Street puis Charles Street, se rappelant des slogans plus anciens.

Fumez-en autant que vous voulez...

Il s'arrête à la 10^e Rue Ouest, au bord du trottoir.

Les médecins fument plus de Camel que n'importe quelle autre cigarette.

La circulation s'écoule. Il la regarde et observe également les espaces clignotants entre les voitures – l'asphalte, le petit nid-de-poule à la forme étrange, le scintillement huileux d'une flaque laissée par la pluie qui est tombée plus tôt. De fait, il se tient sur le bord du trottoir beaucoup plus longtemps que nécessaire. Si longtemps que ça n'a aucun sens.

Il réfléchit.

Ces pubs – comme toutes les pubs, comme celles qu'il imagine sa propre agence – sont des mensonges. Fumez-en autant que vous voulez ? Un jour les gens riront en lisant ça, car n'est-il pas évident que les cigarettes sont *forcément* mauvaises pour la santé ?

Il regarde autour de lui. Les gens le dépassent à présent rapidement, dans les deux sens – un

homme dans un costume gris qui n'est pas sans rappeler le sien, une femme en fourrure, un grand homme noir aux longs bras souples. Puis un jeune couple. Ces deux-là sont beaux avec leur allure soigneusement débraillée, leur style artiste. Lorsqu'ils traversent la rue devant lui, la fille se retourne pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Elle croise son regard, puis se retourne de nouveau. Elle a des yeux de biche et un corps élancé, anémique.

C'est Greenwich Village, après tout.

Le type dans l'appartement, Mike Sutton, est lui aussi un artiste, c'est du moins ce qu'il prétend. Mais il n'y avait aucun signe de son activité, pas de toiles où que ce soit, ni de chevalets, ni de tubes de peinture. Contrairement à ces deux-là, il avait clairement laissé les vaches maigres derrière lui.

Sweeney descend du trottoir et traverse la rue, traînant derrière ce couple sans toutefois véritablement le suivre... intéressé cependant, curieux. C'est alors que quelque chose le frappe, avec une force considérable. Ce Mike Sutton n'est pas un artiste, n'est-ce pas ?

Tandis qu'il flotte dans la rue en direction de la 7^e Avenue, les couleurs s'étirant à côté de lui, le trottoir disparaissant sous ses pieds tel un tapis roulant, Sweeney se rejoue mentalement les dernières heures, passant en revue les personnes et les visages comme s'il feuilletait les pages d'un contrat ou d'un rapport trimestriel. Il lui devient assez vite apparent que Mike Sutton est un imposteur. Son appartement, le mobilier, les équipements, l'atmosphère générale de l'endroit – rien de tout ça ne colle. Il visualise le salon corail et gris dans lequel ils étaient, se représente avec une clarté absolue le fauteuil, l'ottomane, le bar laqué avec les étagères ovales en verre et les roulettes bien huilées... ainsi que les bibliothèques parfaitement ordonnées remplies de titres tels qu'une *Histoire illustrée des navires américains* et *Catalogues de numismatique internationale de Fell*. Mais tout était trop soigné, trop semblable à un décor de cinéma.

Il s'arrête près de l'angle et ferme les yeux.

Il y avait aussi un miroir, et quelque chose à son sujet le dérange. Il n'était pas au-dessus de la cheminée, là où on s'attendrait à le trouver. Il

était sur le mur, à gauche. Ce qui, visuellement, perturbait l'équilibre de la pièce. Et puis, tout d'abord, comment Sweeney s'est-il retrouvé là ?

Plus tôt dans la journée, Matt Drake et lui s'étaient rendus dans le centre-ville pour démarcher un client. Puis ils avaient rejoint la 7^e Avenue quand Drake était tombé sur Sutton, qui sortait d'un coffee shop. Tous deux avaient fait partie de la même unité dans l'armée pendant la Seconde Guerre mondiale, et apparemment ils avaient beaucoup de choses à se raconter. Sweeney aurait préféré retourner au bureau car il avait du courrier à traiter, et il espérait aussi attraper le train de 17 h 25 – c'était vendredi, après tout –, mais Drake était le patron, et dans ces circonstances il ne se sentait pas assez confiant pour leur faire faux bond. Alors ils s'étaient rendus au White Horse Tavern sur Hudson Street pour boire un verre vite fait, mais, une chose menant à une autre, ils avaient tous les trois fini chez Sutton dans la 4^e Rue Ouest.

Sweeney est resté assis là pendant une éternité à siroter un Martini plutôt fort, ou, en tout cas, au goût étrange. Il se souvient avoir parcouru la pièce du regard, absorbant tout,

écoutant d'une oreille distraite Drake et Sutton qui bavardaient. Curieusement, cependant, il est presque certain que rien de ce qui le frappe désormais à propos de la pièce n'a retenu son attention sur le moment, alors qu'il était dedans. Et une autre chose dont il se rend compte seulement maintenant : Matt Drake avait peur de son ombre.

À première vue, c'est ridicule. Matt est son patron. Il a quarante ans, c'est un homme confiant, charmeur et un grand favori pour devenir un jour directeur des comptes. Mais tout d'un coup, Sweeney le perçoit tel qu'il est réellement, il voit presque à l'intérieur de lui, comme aux rayons X, la culpabilité, l'anxiété et la haine de soi qui coulent dans ses veines.

En rouvrant les yeux, Sweeney découvre un déluge intense de stimulations visuelles – réverbères, vitrines de magasins, taxis, bus, chaque chose d'une brillance vive fournie non seulement par l'électricité, mais aussi par quelque source inconnue qui semble émaner directement d'elle. Il traverse la 7^e Avenue, se dirige vers Waverley Place puis tourne à gauche dans la 6^e. Il a conscience qu'il essaie

de rester calme, mais s'aperçoit alors qu'il l'est déjà. Ce qui n'a aucun sens. L'hôpital St Vincent est à deux blocs, et s'il devait y aller pour un lavage d'estomac, ça, ça aurait du sens. Car il soupçonne désormais fortement que la clé de toute cette histoire est le Martini au goût étrange qu'il a bu plus tôt. Mais l'idée de pénétrer dans un hôpital ne l'intéresse tout simplement pas. Il serait, songe-t-il, beaucoup plus intéressant d'essayer de reconstituer ce qui s'est passé dans cet appartement. Mike Sutton semblait être le genre de personne qui se targue de savoir préparer un bon Martini. C'était un homme imposant, trapu et musclé, mais une certaine forme de préciosité émanait de lui. Il fumait des Du Maurier. Et il a passé beaucoup de temps à tourner le dos à la pièce, s'affairant au bar. Il a utilisé du Gordon's et du Noilly Prat – quatre doses pour une, calcule Sweeney – et deux olives. À moins cependant qu'il y ait eu un problème avec celles-ci, le mélange contenait à coup sûr un autre élément. Ce n'était pas de la saumure, la boisson n'était pas trouble, ni un résidu dans les glaçons, ni quoi que ce soit d'identifiable. Sur le moment, Sweeney a